

Robert Pagès (1919-2007)

Robert Pagès s'est éteint le 25 Juillet 2007 dans sa 88^{ème} année. Plus qu'un témoin engagé des convulsions et évolutions de son temps, son action et son œuvre en font un pionnier des sciences humaines et un visionnaire du futur.

Né dans le Haut-Quercy au lendemain de la première guerre mondiale et n'ayant pratiquement pas connu son père décédé peu après, il bénéficie d'une excellente formation secondaire classique et notamment de l'enseignement de Georges Canguilhem en première supérieure du lycée de Toulouse. Il entreprend ensuite des études de philosophie, marquées par la rédaction en 1942 d'un mémoire de diplôme d'études supérieures intitulé « Genèse et sens du mythe et de la fabulation » (à la suggestion de G. Canguilhem, avec lequel il aura des discussions passionnées durant plusieurs années). A cette époque, il délaisse cependant les études pour se lancer dans des actions militantes qui mêlent résistance à l'occupant et projet révolutionnaire : à Toulouse puis à Paris, il anime de petits groupes clandestins composés des éléments les plus divers (intellectuels et ouvriers, hommes et femmes, originaires de la métropole ou des « colonies »). Dès 1946, il s'initie aux nouvelles techniques de documentation, entreprend des études de psychologie et s'oriente vers une carrière de chercheur en sciences humaines. En 1952, Daniel Lagache lui confie la direction du Laboratoire de Psychologie sociale rattaché à sa toute nouvelle chaire de psychologie de la Sorbonne (après avoir vigoureusement appuyé sa candidature au CNRS sur la seule base – ou presque – de la lecture de son mémoire de D.E.S.). Partant de rien, Robert Pagès organise peu à peu ce laboratoire sur les axes suivants : 1) la constitution d'une riche bibliothèque et d'un puissant service de documentation ; 2) l'idée d'un travail collectif de chercheurs dégagés des tâches d'enseignement et peu soucieux de carrière individuelle ; 3) un souci d'autonomie (mais non de rejet) vis-à-vis des orientations de la psychologie sociale américaine. Pendant longtemps, ce laboratoire sera le seul de sa spécialité en France et le point d'ancrage des chercheurs les plus brillants. Mais Robert Pagès, qui n'est ni docteur d'Etat ni Professeur des Universités, sera rapidement confronté à des réalités qui fragilisent ses principes organisationnels et ses orientations de recherche : 1) le statut d'enseignant-chercheur favorise de fait les ambitions individuelles (ainsi que le poids des instances qualifiantes telles que les revues à comité de lecture et les commissions « ad hoc ») et isole un peu plus les grandes institutions de recherche (tel le CNRS, auquel le Laboratoire sera associé à partir de 1966, sans en recevoir tout le soutien escompté) ; 2) dans ces conditions, les chercheurs les plus aguerris du Laboratoire seront souvent amenés à tenter leur chance ailleurs tandis que les plus jeunes, au statut de plus en plus précaire, seront enclins à mener des recherches plus « incrémentales » (sur des thèmes et selon des voies à la mode) qu'originales. L'éclatement de la Sorbonne en plusieurs universités distinctes aggrave la situation et exacerbe même les rivalités disciplinaires ou territoriales : le Laboratoire de Psychologie sociale choisira de se rattacher à l'Université de Paris-VII et disparaîtra en 1988, peu après le départ à la retraite de son directeur-fondateur. Robert Pagès poursuit alors son projet de « collectif de recherche » au sein du GESPARE (Groupe Emprise de SocioPsychologie, Action Recherche Education), structure associative grâce à laquelle de nombreux jeunes chercheurs (notamment maghrébins et africains) pourront poursuivre la préparation de leur thèse.

Cette carrière peut paraître moins brillante que d'autres (pas de « doctorats honoris causa » ni de grandes distinctions académiques) en raison de certaines singularités

pagésiennes. D'une part, sa répugnance à publier les travaux du Laboratoire, quand bien même il rédigeait bon nombre d'articles sur les sujets les plus divers et d'innombrables rapports internes. D'autre part, son mépris des territoires disciplinaires et de leurs codes tacites. Ces traits, apparemment indissociables, peuvent s'expliquer par le fait qu'il était toujours en avance sur son temps et hors de clivages établis. C'est ainsi qu'il peut être considéré comme l'un des pionniers (avec Eric de Grolier et Jean-Claude Gardin) des sciences de l'information et de la communication : ses travaux sur les classifications multidimensionnelles et les langages documentaires viennent à peine d'être redécouverts (cf. www.iut2.upmf-grenoble.fr/RI3/Mise_jour_06/TPS_précurseurs.htm). De même, son sens aigu de l'originalité d'une recherche ou d'une découverte, d'où qu'elles viennent, en faisait l'un des meilleurs connaisseurs des progrès de la cybernétique, de la linguistique ou de la sémiotique. Quant à la psychologie sociale proprement dite, il y voyait moins un territoire (dont il fallait préciser l'objet ou baliser les frontières) qu'un carrefour des sciences biologiques, psychologiques et sociologiques (et entre ce qui existe indépendamment de l'homme et ce qui existe du fait de celui-ci). A cet égard, ses modèles de la nodalité et de l'emprise relèvent moins d'une théorie achevée que d'un effort de constitution d'une base conceptuelle solide et propice à des démarches ultérieures de théorisation : c'est ainsi que les *nœuds* (humains) ou *quasi-nœuds* (animaux), caractérisés par de fortes connexions internes et démarcations externes ainsi que par de grandes capacités d'apprentissage et d'auto-conduction, sont nettement distingués de ce qui n'en est pas (à commencer par les *innœuds* matériels ou organiques, les *anœuds* techniques ou pratiques et les *énœuds* idéologiques ou religieux), de même que les relations d'emprise ne s'opèrent qu'entre *nœuds* et les relations causales qu'entre *innœuds* (les *énœuds* ne pouvant avoir d'action effective sur les *nœuds* que par l'entremise d'autres *nœuds* qui veulent bien y croire). Et l'on retrouve dans cet effort de refondation tout ce qui l'a marqué au long de sa vie : du rationalisme conceptuel canguilhémien à sa conception de l'infinie variété des relations causales ou prétendues telles, en passant par ses désillusions sur les ressorts et les effets du combat révolutionnaire. On notera enfin un fil conducteur qui parcourt à la fois ses idées et ses agissements, tout en révélant certaines de leurs contradictions : un intérêt constant pour *l'expérimentalisme social*. Pour lui, les sociétés humaines ne pouvaient progresser que dans et par l'action ; mais celle-ci était toujours sous-tendue par des illusions ou « idéautés » invérifiables dont on ne pouvait contrôler le bien-fondé qu'en cours de route. Plutôt que de s'engager dans des bouleversements massifs, aux conséquences imprévisibles et souvent catastrophiques, il fallait au contraire procéder par des essais en « modèle réduit ». Cette idée, qu'il puisait chez Fourier et surtout chez Godin, le conduisait à s'intéresser à tout ce qui pouvait ressembler à de telles expérimentations, à différents niveaux d'échelle, tant aux confins de son laboratoire que dans le monde entier : de l'apaisement des conflits dans un établissement scolaire parisien ou en Nouvelle-Calédonie à l'organisation de la résistance contre la démolition d'un quartier typique de la capitale ou les atteintes aux droits civiques des afro-américains. Il a tenté de la mettre en pratique au sein de son laboratoire mais, à l'instar des ouvriers de Godin qui étaient plus sensibles à l'autoritarisme qu'aux projets de cogestion de ce dernier, ses collègues appréciaient moins son inclination à tout contrôler que ses initiatives pour un meilleur travail collectif.

De par son renoncement même à tenter de procéder à une synthèse illusoire de passions ou d'intuitions apparemment contradictoires (et le parti de les faire vivre ou fonctionner parallèlement), Robert Pagès restera un visionnaire du futur dont on redécouvrira peu à peu la perspicacité dans les domaines les plus variés. Ainsi, s'il aimait par dessus tout la belle langue française (il pouvait réciter « par cœur » des

poèmes entiers de Victor Hugo) et respectait « l'ouvrier collectif du langage », il n'hésitait pas à forger des néologismes à chaque fois que les termes courants lui paraissaient trop polysémiques ou trompeurs et se montrait favorable à une simplification de la langue tant pour son enseignement (aux enfants et aux immigrants) que pour ses usages techniques (en informatique, notamment). S'il était profondément anti-réductionniste, il se tenait à l'affût des avancées de la biologie ou de l'éthologie et de leur impact possible sur les comportements humains (allant du choix du conjoint aux rapports de proxémie, en passant par les réactions racistes ou sexistes) et s'intéressait plus particulièrement à ce qu'il appelait les « immists » ou zones d'interférence du biologique et du psychosocial : le sommeil et le rêve, les sanglots, l'orgasme, le fou rire, l'éternuement, le bâillement, le hoquet, etc. S'il était foncièrement démocrate et égalitaire (en dépit ou en raison de ses velléités totalitaires de jeunesse), il n'en était que plus attentif aux souffrances et au sort des surdoués, en pressentant que leur nombre allait s'amplifier et qu'il serait absurde de ne pas cultiver leurs potentialités. S'il était profondément tolérant en matière de rapports amoureux (avec consentement mutuel), il percevait la nécessité de règles éthiques, indépendantes des croyances religieuses ou idéologiques, concernant les relations professionnelles et fut à l'origine du code de déontologie des psychologues (1996) lorsqu'il présida la Société Française de Psychologie (1982-84). S'il était un grand défenseur du service public, il rappelait néanmoins que son bon fonctionnement était souvent moins une affaire de moyens que d'organisation. La liste pourrait être bien plus longue, à la mesure des innombrables fiches qu'il remplissait quotidiennement sur les sujets les plus divers. Mais, là aussi, tout au moins au long des 25 dernières années de sa vie, il a su privilégier le futur en préférant le contact direct et vivifiant de ses disciples de tout bord à un repli plus narcissique sur ses souvenirs personnels ou ses travaux passés.

André Demailly